Terminons le récit de toutes ces niaiseries par quelques détails qui nous montrent ce que devrait être l'*étiquette* chez un peuple qui se respecte.

— *L'étiquette aux Etats-Unis.* Il en a été de l'*étiquette* aux Etats-Unis comme de la politique et de la religion : tout s'y est réformé selon l'ordre naturel, par la liberté; on y a mis de plus en plus la civilité en harmonie avec la nature.

L'*étiquette*, comme la politesse, n'est raisonnable qu'autant qu'elle sert à adoucir et à faciliter les relations de la société, mais tout ce qui est futilité déplaît à ce peuple, et il a cru que ses libres institutions lui commandaient de se dégager de bien des formes vaines usitées en Europe.

L'*étiquette* qui consiste, par exemple, à s'affubler d'habits d'une certaine façon, d'habits de cour, d'habits de député, etc., est étrangère à l'Amérique. Le président n'a aucun costume officiel, ni dans les fêtes ni dans les cérémonies publiques; il paraît vêtu comme le plus simple citoyen de la classe aisée. Là, point d'enseignes de servitude, point d'épées, de chaînes, de décorations; il suffit que tout soit noble et décent.

Il n'y a aucun protocole de rigueur en s'adressant à un employé du gouvernement; quelquefois, dans la conversation, on lui donne le titre des fonctions qu'il remplit. Si l'on reçoit une invitation pour dîner à White-House (la Maison-Blanche) elle sera ainsi conçue : « Le président prie M.... de lui faire le plaisir, etc. » Il est d'usage de répondre dans le même style; on adresse : *Au Président*, avec le nom de ce premier magistrat de la République. On écrit de même simplement aux ministres, avec le nom : à M. Seward, secrétaire d'Etat; à M. Southard, secrétaire de la marine, etc. Il n'est pas de bon ton de dire *Son Excellence*, *l'honorable M. un tel.* Dans les commencements, quelques personnes commettaient cette erreur : c'était un reste des coutumes coloniales; on n'y attachait pas une grande importance. Washington, à la tête de son armée, était appelé *Son Excellence*, parce que telles étaient les mœurs du jour, et il porta ce titre sans conséquence pendant le temps de sa présidence. On le donnait aux gouverneurs des colonies; mais il est tombé insensiblement en désuétude. On ne prétendait pas positivement qu'il y eût quelque chose d'antirépublicain à donner ce titre purement honorifique à un fonctionnaire public; quelques-uns même disaient qu'il était bon de conserver cet usage, afin d'attacher plus de considération aux emplois; mais l'instinct de la nation s'y opposait, et aujourd'hui cela paraîtrait choquant et servile.

On a appelé communément Monroe, durant sa présidence, par une sorte d'exception sans conséquence, *colonel Monroe;* mais ses prédécesseurs et ses successeurs, même le général Jackson, ont été appelés simplement M. Madison, M. Jefferson, M. Adams, M. Jackson, M. Lincoln, etc. Dans les deux chambres, l'*étiquette* est de dire en parlant d'un autre membre : « le gentleman de Virginie, de Connecticut, etc., qui vient de parler... » Quand on parle du président dans les débats, on se sert en général de l'expression *the executive* (l'exécutif, le pouvoir exécutif). Enfin, comme dans le Parlement anglais, on évite toujours d'appeler qui que ce soit par son nom.

Aucun des employés du gouvernement n'a de costume, excepté les juges de la cour suprême, qui portent, pendant leurs séances, une robe de soie noire. Ils avaient d'abord adopté les perruques et les robes rouges, mais ils s'en débarrassèrent bientôt, trouvant les unes ridicules et les autres d'un éclat trop marqué. Il n'est pas constitutionnellement interdit à un président de paraître en uniforme de général ou d'amiral (il en a le rang par la constitution); Washington le faisait quelquefois; mais l'usage depuis longtemps reçu est qu'il se mette en simple particulier.

Il n'y a point d'ordres ni de décorations aux Etats-Unis. A la fin de la guerre de la révolution, les officiers de l'armée avaient formé entre eux une société qu'ils appelèrent de *Cincinnatus*, et ce nom même en indiquait l'esprit républicain. Une petite médaille en émail, qui ressemblait un peu aux croix des cours européennes, était le signe de cet ordre, qui, malgré son but et sa simplicité, et quoique approuvé par Washington, ne fut pas goûté du public; dans quelques-uns des Etats, il fut aboli dès les premières années de ce siècle. Cet ordre n'était destiné qu'à perpétuer le souvenir des vertus de ceux qui avaient combattu pour l'indépendance et à les signaler à la reconnaissance publique; mais on trouva dans cette idée la trace d'un ancien préjugé, et si Washington n'eût pas été le chef de cette société, si les services rendus par ses membres, services qui ne leur avaient valu aucune récompense ni aucune situation privilégiée, n'eussent été incontestables, on n'eût pas souffert, même dans l'origine, ce signe qui semblait ouvrir la porte aux distinctions monarchiques.

La constitution n'en autorise aucune de ce genre; elle va plus loin, elle interdit tout ce qui peut les rappeler. C'est ainsi qu'un Américain ne peut recevoir un titre ni une décoration d'une cour étrangère, sans perdre ses droits de citoyen, et aucun employé public ne peut accepter le plus léger présent d'un autre gouvernement. On a souffert dans les premières années de l'indépendance que des titres longtemps portés par des citoyens des Etats-Unis fussent quelquefois donnés aux enfants, mais ce n'a été que par condescendance dans la société, et jamais dans les actes publics. On a laissé faire au temps, et, comme l'ordre de Cincinnatus, ils ont disparu par un simple progrès des idées et des mœurs. Les titres héréditaires ne pouvaient subsister dans un pays où l'estime ne s'attache qu'à la valeur personnelle, et où les emplois publics dépendent tous de l'élection, y compris les fonctions de juge.

Les règles d'*étiquette* entre les fonctionnaires du gouvernement sont aussi simples que possible. Il est nécessaire cependant d'observer quelques formes envers les diplomates étrangers. Dans la société américaine, il est d'usage de donner le pas aux grands fonctionnaires du gouvernement; ensuite, l'âge, les talents, le caractère, exercent leur influence naturelle, mais rien n'est arrêté ni dicté. Le président jouit de prérogatives déterminées dans les cérémonies publiques; mais quand il sort en voiture ou à pied, soit pour une simple promenade, soit pour se rendre au théâtre, il n'a le droit de s'en arroger aucune, et on ne souffrirait pas qu'il s'autorisât de ses fonctions pour prétendre, dans quelque circonstance que ce soit, à des honneurs particuliers. Là, l'égalité a ses droits dans la société comme devant la loi.

Le président Monroe entreprit une fois de donner son opinion sur quelques usages d'*étiquette* entre les fonctionnaires publics. Il y avait beaucoup de bon sens dans ce qu'il publia, et les usages qu'il recommandait n'étaient pas sans convenance; et cependant on jugea généralement qu'il avait commis une faute en écrivant sur ce sujet. L'esprit droit des Américains fait qu'ils sont disposés à adopter tout ce qui est bien en fait de convenances; mais il se refuse à discuter sérieusement des bagatelles. On plaisanta beaucoup dans les journaux sur cet essai, et cela ne diminua en rien l'autorité constitutionnelle du président.

La femme du président est toujours appelée simplement par son nom madame une telle. Lorsque le président invite à dîner, soit comme particulier, soit comme président, sa table est excellente, mais sans luxe exagéré. Les convives sont servis par des domestiques bien vêtus, mais sans livrée. Quand le président reçoit personnellement, il invite à ses soirées qui bon lui semble; mais il reçoit tout le monde deux fois par mois à la Maison-Blanche. C'est une des obligations de sa charge, et ce n'est pas la chose la moins curieuse des usages de la République que cette réception générale; aucune invitation n'est nécessaire pour y être admis. C'est la femme du président qui fait ordinairement les honneurs de cette réception, qui a lieu tous les quinze jours, pendant la session, sans distinction de personnes. Cela paraît extraordinaire à ceux qui ne connaissent que l'*étiquette* des cours d'Europe; mais c'est un usage que les présidents des Etats-Unis ont toujours aimé à suivre. « J'attendis cette soirée, dit un Français qui se trouvait à Washington pendant une session du Congrès avant la dernière guerre, j'attendis cette soirée avec plus de curiosité que je n'en ressentis jamais pour aucune réunion ou bal quelconque. Je ne pouvais m'imaginer comment les choses pouvaient s'y passer. Je ne pouvais concevoir que la femme du président pût se trouver à l'aise dans ce qui me semblait ne devoir être qu'une cohue affreuse et insupportable pour elle. Comment ne pas craindre quelque inconvenance ou un manque de savoir-vivre dans une société aussi mélangée? Je fis part de ma réflexion à l'ami américain qui m'accompagnait. — Nous verrons, fut toute sa réponse. Nous allâmes à White-House à neuf heures. La cour et tous les environs étaient encombrés de voitures : le monde arrivait en foule. Deux ou trois salons de plus qu'à l'ordinaire avaient été ouverts pour cette réception. Ces salons, dont un est très-vaste, sont confortablement meublés, mais sans rien qui rappelle le luxe des palais des rois d'Europe. Le Congrès est très-économe des deniers du peuple, et c'est le peuple qui meuble cette maison; à la nomination de chaque président on vote une somme modique pour cet objet. J'avouerai que j'éprouvai, en entrant dans cette assemblée, une grande surprise : au lieu de la foule et de la cohue que je craignais, je me trouvais au milieu d'une société distinguée par ses manières, sa tenue et son excellent ton. J'accablai mon compagnon de questions, et ne lui laissai pas de repos qu'il ne m'eût donné toutes sortes d'explications sur cette assemblée si nouvelle pour moi. La soirée de White-House, ou le Salon, comme on l'appelle ici, offre réellement un assemblage de toutes les classes du peuple qui veulent bien faire la dépense et se donner la peine de s'habiller d'une manière convenable pour y paraître. Je ne suis pas même sûr qu'on soit très-rigoureux sur le costume, car je vis plusieurs hommes en bottes. Les femmes étaient toutes élégamment mises, quoique peu d'entre elles portassent des bijoux. Il va sans dire qu'aucune n'était décolletée ni en manches courtes. Si Washington était une ville plus considérable, ces soirées ne pourraient peut-être pas avoir lieu; mais, telle qu'elle est, il n'en résulte aucun inconvénient. Nous faisant jour à travers la foule, nous parvînmes à la partie du salon où se tenait la femme du président entourée d'un cercle de ses amies; après les avoir saluées, nous cherchâmes le président. Il s'était placé au bout de la salle, où il resta presque toute la soirée, donnant la main à tous ceux qui l'approchaient. Près de lui se tenaient les secrétaires (les ministres) et plusieurs hommes distingués de la nation. Mon ami me montra plusieurs juges et des membres des deux chambres du Congrès, dont la réputation m'était bien connue. Des hommes influents de toutes les parties de l'Union s'y trouvaient présents. Au milieu de cette foule, je reconnus le maître d'une auberge où mon ami et moi avions passé quinze jours. Je le montrai à mon ami, et je crois qu'il y avait dans mon air une expression un peu moqueuse, car il me dit : Oui, oui, je viens de lui serrer la main; il tient une excellente auberge, vous en conviendrez, et, qui plus est, sans cette circonstance qui vous l'a fait connaître, vous pourriez l'avoir pris pour un des grands du pays.... Ne vous excusez pas, car nous nous comprenons l'un et l'autre parfaitement. En Amérique, il existe un état de choses si entièrement nouveau, qu'il peut bien exciter votre surprise. Il est très-vrai que vous rencontrerez ici une grande variété d'hommes de différentes conditions. Celui que vous voyez à ma gauche, par exemple, tient une boutique à New-York. A sa tournure élégante, je parie que vous l'avez pris pour un attaché à l'une des légations; et cette charmante créature, dont les manières sont si gracieuses et si distinguées, est la fille d'un artisan de Baltimore. Oui, il y a ici beaucoup de gens du peuple, comme vous les appelez. La moitié au moins de ceux qui sont réunis ici exercent des professions, des métiers, sont marchands, fabricants, industriels; il y a aussi quelques artisans. Mais qu'est-ce que cela prouve? quelles conséquences en voulez-vous tirer? Vos oreilles sont-elles blessées par des discours inconvenants? Avez-vous à souffrir d'aucune impertinence? êtes-vous choqué par la grossièreté des manières de ceux qui vous entourent? Quant à moi, il me semble que tout Américain doit s'enorgueillir de cette espèce de représentation, non par la seule raison qu'il y voit une preuve de l'égalité de nos droits et de l'estime des citoyens les uns pour les autres, mais il doit s'enorgueillir, lorsque la maison du premier magistrat de la République est ouverte au peuple entier, sans choix ni exclusion, d'y voir réunie une assemblée si décente, si raisonnable, si affranchie de préjugés comme de présomption, enfin si complétement convenable sous tous les rapports, et de pouvoir se dire : Tel est le fruit de la liberté! Ouvrez les portes de vos palais, et vous verrez quelle société s'y réunira. Il règne parmi nous un esprit juste, droit, qui éloigne tout danger des conséquences désagréables qui pourraient résulter de trop de familiarité avec les classes inférieures. Je vis une fois un charretier quitter ses chevaux, entrer dans la salle de réception où nous sommes et venir serrer la main du président. Tous ceux qui étaient présents se révoltèrent contre cette démarche, parce qu'on ne trouva point décent qu'un paysan se présentât couvert d'un vêtement de paysan dans un pareil endroit; mais, tout en se trompant sur un frivole décorum, il prouvait qu'il connaissait la différence qu'il y a entre le gouvernement et la société. Il savait que cette assemblée est une espèce d'hommage rendu par le premier magistrat à l'égalité générale, et il n'aurait point osé se présenter chez le président sans y être invité, ou sans avoir une excuse plausible, dans les moments où celui-ci n'est pas ostensiblement revêtu de son caractère public.

» Vous comprenez à présent le but de cette assemblée, ajouta l'Américain. Elle sert à entretenir l'idée qu'il n'y a point de barrières légales qui s'opposent à ce qu'un homme parvienne aux premiers emplois. Dans ces soirées, il n'y a point de maîtres des cérémonies, d'huissiers, de gens postés pour annoncer, pour permettre ou pour défendre l'entrée à ceux qui veulent s'y rendre; et cependant le nombre de ceux qui s'y présentent est bien faible comparé à celui des gens qui auraient le droit d'y paraître. Il n'est pas à Washington un seul homme assez stupide pour croire que l'égalité veuille dire le droit de s'introduire dans toutes les sociétés qui lui conviennent; mais il n'en est pas un qui ne s'enorgueillisse de pouvoir, s'il le juge convenable, aussi bien qu'un gouverneur ou tout autre personnage, se présenter à White-House deux fois par mois. »

Telle est la nature des relations qu'un président a dans cette circonstance avec ses concitoyens. Il est, là même, traité avec respect, mais jamais avec adulation. Le goût de la nation est si opposé aux pratiques des cours, que tout s'y fait simplement comme dans la société ordinaire. Quand le président paraît en ville dans son caractère officiel, il est reçu avec la tranquille déférence qui est due à son rang; mais, quand il se montre comme simple citoyen, il n'obtient que les attentions que l'on témoigne naturellement à un honnête homme. Chez lui, et à l'égard des hôtes de son choix, il agit selon son caractère et selon ses goûts.

— Il y a longtemps que vous n'êtes venu nous voir, disait un jour le président Adams à un Virginien; Mme Adams se plaint de ce que vous n'êtes pas venu à ses dernières soirées.

— Je m'y suis présenté si souvent cet hiver, que je pensais qu'il était convenable de mettre quelque intervalle dans mes visites.

— Ah! est-ce là l'*étiquette?* dit M. Adams.

— C'est à vous qu'il faut le demander, reprit en riant le Virginien, faisant allusion aux opinions bien connues sur quelques règles du savoir-vivre dont Adams aimait à parler.

— Eh bien! alors, reprit Adams, j'affirme que l'*étiquette* veut que M. Cadwallader ne néglige jamais de se présenter aux soirées de Mme Adams. »

On voit que, s'il y a peu d'*étiquette* aux Etats-Unis, ces républicains ne manquent pas, à l'occasion, de savoir-vivre et d'amabilité.

ÉTIQUETTE-ADRESSE s. f. Etiquette contenant l'adresse d'une personne, l'indication du lieu où elle exerce son commerce ou son industrie.

ÉTIRAGE s. m. (é-ti-ra-je — rad. *étirer*). Techn. Action d'étirer, d'allonger en exerçant une traction : *L'*ÉTIRAGE *des fils métalliques, des barres d'acier.* ‖ Travail des matières textiles, qui, succédant au cardage ou au peignage, a pour objet de réunir plus intimement les fibres, de les amener graduellement à l'état d'un ruban d'une ténuité extrême et d'une homogénéité parfaite : *L'*ÉTIRAGE *des matières textiles s'exécute par des moyens tout à fait identiques à ceux qu'on emploie pour étirer les métaux, mais il est basé sur des propriétés différentes.* (Maigne.) ‖ On dit aussi LAMINAGE. ‖ *Banc d'étirage* ou *Banc à étirer*, Série totale des têtes rassemblées sur le même bâti d'une machine à étirer : *Aujourd'hui, les* BANCS À ÉTIRER *se composent ordinairement de huit têtes, chaque tête comprenant de quatre à huit paires de cylindres, le plus généralement de cinq.* (Alcan.)

ÉTIRE s. f. (é-ti-re — rad. *étirer*). Techn. Outil de corroyeur, consistant en une plaque de fer ou de cuivre fixée à un manche, carrée à l'extrémité opposée, et servant à ratisser les peaux, afin de les étendre, d'en abattre le grain, de les rendre plus compactes et plus uniformes.

ÉTIRÉ, ÉE (é-ti-ré) part. passé du v. Etirer. Allongé par la traction; soumis à l'étirage : *Fil, fer, acier* ÉTIRÉ. *Coton* ÉTIRÉ.

ÉTIRER v. a. ou tr. (é-ti-ré — du préf. *é*, et de *tirer*). Allonger par la traction : ÉTIRER *du fer, de l'acier, du cuivre, de l'or, de l'argent.* ÉTIRER *du lin, du chanvre.* ÉTIRER *un morceau de cuir, de caoutchouc.* ‖ Allonger d'une manière quelconque : ÉTIRER *ses bras, ses jambes, son cou. Quelquefois un ais de meuble craquait inopinément comme si la solitude ennuyée* ÉTIRAIT *ses jointures.* (Th. Gaut.) *Le vent se repose et les moulins désœuvrés* ÉTIRENT, *comme des bras, leurs grandes ailes paresseuses.* (Th. Gaut.)

— Techn. *Etirer les peaux*, Les ratisser avec l'étire, pour en abattre le grain, les rendre plus compactes et plus uniformes. ‖ On dit aussi ABATTRE, ÉTENDRE et RETENIR. ‖ *Etirer des matières textiles*, Les réduire en rubans sous le cylindre.

S'étirer v. pr. Etre étiré : *Le plomb ne peut pas* S'ÉTIRER *en fils.*

— Fam. S'allonger en étendant ses membres : S'ÉTIRER *avant de s'endormir, en s'éveillant.*

ÉTIREUR s. m. (é-ti-reur — rad. *étirer*). Techn. Ouvrier qui étire des métaux, des peaux ou des matières textiles : ÉTIREUR *d'or, d'argent, d'acier, de fer.* ÉTIREUR *de peaux.* ÉTIREUR *de coton* ‖ Cylindre propre à l'étirage des matières textiles.

— Adjectiv. Qui étire; qui sert à étirer : *Ouvrier* ÉTIREUR. *Cylindre* ÉTIREUR.

ÉTISE s. m. (é-ti-ze). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, de la tribu des cancériens, comprenant deux espèces, qui habitent les mers de l'Inde et de l'Australie.

ÉTISIE s. f. (é-ti-zî — rad. *étique*). Consomption, nom vulgaire de toutes les maladies qui produisent un amaigrissement extrême : *Tomber en* ÉTISIE. *Mourir d'*ÉTISIE. ‖ Extrême maigreur : *L'embonpoint sied mieux à la vieillesse que l'*ÉTISIE. (Mme de Maint.)

— Fig. Cause d'affaiblissement, d'énervation : *Sans cesse en déperdition, le système sensitif s'énerve, se consume dans l'*ÉTISIE *des délices.* (Virey.)

— Antonymes. Embonpoint, obésité.

ÉTIVAL, bourg et commune de France (Vosges), cant. de Raon-l'Etape, arrond. et à 12 kilom. de Saint-Dié, sur la Valdange; pop. aggl., 1,998 hab. — pop. tot., 2,080 hab. Etival doit son origine à une ancienne et célèbre abbaye bâtie au VIIe siècle, dont il reste une église remarquable ornée de belles peintures attribuées à un moine et d'un *Christ bénissant les petits enfants* peint, dit-on, par Rubens. Les admirables moulures de la voûte sont l'œuvre du P. Frouart, l'un des anciens abbés. La papeterie de Claire-Fontaine, fondée en 1861, occupe trois cents ouvriers des deux sexes.

ETNA, en italien *Gibello* ou *Mongibello*, volcan de Sicile, sur la côte E., dans la province de Catane, par 37° 45′ 40″ de lat. N. et

12° 41′ 10″ de long. E. C'est le volcan le plus élevé de l'Europe. Sir John Herschell, qui l'a mesuré barométriquement en 1824, estime sa hauteur à 3,313 mètres. Cette hauteur absolue est bien inférieure à celle du mont Blanc (4,810 mètres); mais il convient de remarquer que ses premières pentes partent du bord de la mer et que le voyageur qui en tente l'ascension a bien réellement 3,313 mètres à gravir, tandis que le fond de la vallée de Chamounix, au pied du mont Blanc, est déjà élevé de plus de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La mer baigne la face orientale de l'Etna; deux rivières, dont les sources sont voisines, le contournent; ce sont l'Alcantara et le Symèthe. On peut comparer, avec M. de Quatrefages, le pourtour de l'Etna à un cercle irrégulier de 38 lieues d'étendue. Une falaise plus ou moins prononcée le sépare presque partout de la plaine environnante. Au-dessus de cette falaise, qui marque les limites propres du volcan, s'étend une sorte de plateau ou de terre-plein bombé, qui s'élève de tous les côtés vers la montagne par une pente insensible de 2 à 3 degrés. Cette espèce de socle porte un cône surbaissé, qui forme les talus latéraux de l'Etna et dont la pente assez régulière est de 7 à 8 degrés. Ces talus latéraux aboutissent à la gibbosité centrale, ou Mongibello des Siciliens, dont la partie la plus élevée se termine par un petit plateau incliné, appelé le Piano del Lago, qui lui-même est dominé par le cône terminal, où est creusé le grand cratère. Une des particularités de l'Etna, c'est la multitude des cônes ou volcans secondaires répandus sur ses flancs : on les compte par centaines. Ces cônes, dont quelques-uns ont des dimensions considérables, sont creusés en entonnoir et disséminés depuis les limites extrêmes de la région cultivée jusqu'au Piano del Lago. Leur origine, pour la plupart, remonte aux temps antéhistoriques.

« Pour se faire une idée vraie de la grandeur de l'Etna, dit M. Elysée Reclus, il ne suffit point de regarder le magnifique décor que forment, vues du pittoresque théâtre antique de Taormine, les campagnes de sa base, sa masse énorme et sa bouche fumante, il faut aussi contempler sous toutes ses faces cette puissante montagne, dont le pourtour inférieur n'a pas moins de 180 kilom. L'Etna est plus qu'un simple volcan, c'est toute une région géographique. Bien que ses versants aient en général une inclinaison beaucoup plus régulière que celle des monts d'une autre origine, ils offrent une étonnante variété d'aspects, et chaque détail accroît l'idée que l'on s'était faite de la beauté grandiose de l'ensemble. Du côté du nord, les pentes qui se redressent au-dessus de la haute vallée de l'Alcantara sont en grande partie recouvertes de bois des mêmes essences que ceux de l'Europe centrale. Là, comme dans nos forêts, prospèrent le châtaignier, le chêne, le hêtre, le bouleau, le pin; de beaux pâturages occupent les clairières; les champs cultivés en céréales sont ombragés de noyers; un lac étale ses eaux bleues dans une dépression de terrain et sépare les bassins du Simeto et de l'Alcantara, vers lesquels se penchent les gracieux vallons de la chaîne neptunienne : on pourrait se croire dans quelque vallée des Alpes, si des coulées de laves, toutes jaunes de lichens, ne se montraient çà et là au milieu de la verdure.

» Sur la face occidentale, le volcan se révèle au contraire dans toute l'horreur de ses éruptions. La montagne, semblable à un dôme énorme surmonté d'une pyramide, n'offre dans toute sa hauteur que couloirs de neige, talus de cendres et traînées de scories. De nombreux cônes de débris, ayant une élévation de 200 à 400 mètres, environnent la base de ce dôme et marquent les crevasses d'où jaillirent autrefois les courants de lave. La plupart de ces coulées sont modernes et brillent encore d'un éclat métallique comme autant de fleuves de fer arrêtés sur les pentes... Le versant méridional est d'un aspect moins formidable que celui de l'ouest. L'inclinaison de la montagne est beaucoup plus douce et se recourbe gracieusement à la base; les nombreux cônes d'éruption, parmi lesquels le célèbre Monte-Rosso, source de la grande éruption de 1669, frappent surtout le regard, et sont plus variés de forme et de groupement; les campagnes cultivées entre les divers courants de lave sont plus riches et plus étendues; enfin la vue de la mer et celle de la grande plaine de Catane, qui s'étend au loin vers le sud, donnent plus d'ampleur et de grâce à l'ensemble du paysage... Néanmoins, tout admirable qu'est la vue de la montagne, contemplée de la plaine de Catane, c'est bien de la mer qui baigne les promontoires basaltiques de la base orientale que le volcan apparaît sous son aspect le plus majestueux. Les falaises, hautes de plus de 100 mètres, sont composées de couches alternantes de scories rouges et de laves d'un noir bleu, aux anfractuosités desquelles se cramponnent les racines des cactus et s'attachent les vrilles des plantes grimpantes; au-dessus s'étend la plaine ondulée, immense verger semé de villes et de villages aux nombreuses coupoles; plus haut, les vignes, les oliviers et les châtaigneraies revêtent les courants de lave arrêtés sur les déclivités et les grands cônes d'éruption disposés en forme de cordon circulaire à la base du dôme. La masse suprême de l'Etna, vers laquelle le regard est irrésistiblement attiré, n'offre point de végétation sur ses pentes. Elle est nue, et le seul contraste de couleurs est celui qu'y produisent, pendant la plus grande partie de l'année, les neiges descendues en avalanches sur les talus de cendres; mais l'ensemble de la montagne, bleui par l'éloignement, n'en est pas moins d'une indicible harmonie; le dôme qui porte le cône terminal, couronné de fumée, s'appuie des deux côtés et à la même hauteur sur deux contre-forts ayant la forme de pyramides émoussées et projetant vers la plaine, comme de gigantesques bras, les murailles parallèles de rochers qui enserrent le grand précipice connu sous le nom de Val del Bove. On ne peut s'empêcher de contempler le volcan comme s'il était un être doué d'une vie individuelle et jouissant de la conscience de sa force. Les traits de l'Etna, si réguliers et si nobles dans leur repos, ont quelque chose de la figure d'un dieu endormi : ce n'est point là, ainsi que le disait la légende antique, la montagne qui pèse sur le corps d'Encelade, c'est le Titan lui-même, l'ancienne divinité protectrice des Sicules, délaissé pour les dieux plus jeunes de la Grèce, les maîtres de l'Olympe. »

Le cratère est situé entre deux pointes suprêmes qui ont fait donner à la montagne la qualification latine de *bicornis*. De ce point on découvre un incomparable panorama; il serait, en effet, difficile de rêver un spectacle plus beau que celui qu'offrent les trois mers d'Ionie, d'Afrique et de Sardaigne. Le cratère change de forme à chaque éruption.

L'Etna fut appelé *Atuna* ou *Etuna* par les Phéniciens et Αἴτνης par les Grecs. Pindare, dans sa première *Pythique* en l'honneur de Hiéron l'Etnéen, nomme l'Etna Κίων οὐρανοῦ, colonne du ciel.

L'apparition de ce volcan était comparativement sans doute assez récente, et l'imagination des Grecs y rattachait volontiers des merveilles et des superstitions. Elle se figurait le mythologique Typhon, gémissant, enseveli au fond de l'affreux Tartare et exhalant ses plaintes et sa fureur par le cratère de l'Etna. « La Cilicie, dit le poëte, l'a nourri dans un antre fameux. Aujourd'hui, pour comprimer sans cesse sa poitrine hérissée, les rivages de la mer de Cumes unissent leur masse à la Sicile entière, au nébuleux Etna, colonne du ciel, éternellement couverte de neiges et dont les flancs recèlent pourtant les sources vives de feux intarissables, d'où, pendant le jour, s'échappent en torrents les tourbillons d'une ardente fumée; d'où, pendant la nuit, des cailloux enflammés, roulant avec fracas, sont lancés en replis tortueux jusqu'au fond de la plaine liquide des mers : prodiges que Héphaistos (le feu) offre aux regards étonnés des hommes, et qu'on entendra toujours avec admiration de la bouche de ceux qui en auront été les fidèles témoins. »

Le premier historien qui fasse mention de l'Etna, après le poëte thébain, est Thucydide, qui signale trois éruptions du volcan. L'historien athénien ne donne pas la date de la première de ces éruptions; il se contente de dire qu'elle eut lieu peu de temps après la venue des Grecs en Sicile; à ce compte, elle se rapporterait à la fondation de Naxos par les Chalcidiens (736 av. J.-C.). Il place la seconde vers la LXXVIIe olympiade, c'est-à-dire entre l'an 472 et l'an 469, et la dernière vers la LXXXVIIIe olympiade, entre l'an 428 et l'an 425 av. J.-C.

Les anciens croyaient que les flancs de l'Etna recélaient les forges où les Cyclopes et Vulcain fabriquaient les foudres de Jupiter. Virgile fait allusion à cette croyance dans les vers suivants :

. . . Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa.
(*Géorg.*, liv. I.)

Enée, qui vient d'échapper à la tempête et débarque sur les côtes de la Sicile, s'exprime ainsi dans le VIIe livre de l'*Enéide :*

« Epuisés, ignorant notre route, nous abordons sur les côtes des Cyclopes. Le port, à l'abri des orages, est tranquille et spacieux; mais, tout auprès, l'Etna tonne et retentit d'un bruit épouvantable. Tantôt il vomit dans l'air une épaisse vapeur, des tourbillons de fumée, de bitume, de cendres ardentes, et lance des gerbes de feu qui montent jusqu'aux astres; tantôt, de ses entrailles déchirées, il arrache et rejette des éclats de montagne, pousse en grondant, contre le ciel, des roches calcinées et bouillonne au fond de ses gouffres. »

. . . Sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis,
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem,
Turbine fumantem piceo, et candente favilla;
Attollitque globos flammarum, et sidera lambit.
Interdum scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.

Mais un poëte bien plus puissant, Lucrèce, avait décrit avant lui ces effrayants phénomènes et recherché leurs causes physiques, dans ces beaux vers :

Nunc tamen illa modis quibus irritata repente
Flamma foras vastis Ætnæ fornacibus explet
Expediam, etc.
(*De rerum natura*, lib. VI, 680-711.)

« J'expliquerai maintenant de quelle manière la flamme de l'Etna, tout à coup irritée, s'exhale furieuse de ses vastes fournaises. Tout le mont est concave de sa nature et presque entièrement assis sur des cavernes de roches. Ces cavernes sont pleines d'air et de vent, car le vent se produit partout où l'air est fortement agité. Quand cet air échauffé prend feu, il se répand furieux autour des rochers et de la terre qui l'emprisonnent, et chasse à travers l'obstacle un jet de flammes rapides; il s'élève alors, se dresse au-dessus des gorges de la montagne et répand au loin l'incendie, la cendre brûlante et la fumée, qu'il roule toute noire de rouille; en même temps il lance des rochers d'un poids énorme. Ne doute pas que ces choses ne se passent par la force d'un souffle orageux qui en est l'âme. En outre, au pied de la montagne, la mer brise ses ondes et lance ses vagues bouillonnantes. Du bord de la mer aux plus hauts cratères du volcan, courent des antres souterrains. Oui, tu dois le reconnaître, la force même des choses exige que cet intervalle soit franchi par une ligne de cavernes où la mer afflue sans obstacle pour se dégorger à l'autre bout : voilà ce qui fait jaillir la flamme, ce qui pousse les rochers, ce qui soulève des nuages de cendres. »

Si imparfaite que soit cette physique, elle valait encore mieux que la fable mythologique du géant écrasé sous la montagne et soufflant un volcan de toute la force de ses poumons.

L'Etna commence au sortir de Catane. S'il y a un lieu sur la terre qui représente la désolation, le ravage, ce sont les environs de Catane : toute la campagne n'est couverte de toutes parts que de lave, de sable noir et des cendres du volcan. La lave a coulé quelquefois jusque bien avant dans la mer; l'éruption de 1669, qui a enfanté le Monte-Rosso, a desséché presque entièrement le port de Catane; mais au milieu de ces torrents de lave refroidie, dont la hauteur surpasse souvent celle des maisons les plus élevées, se trouve le pays le plus fertile et le plus délicieusement cultivé. Les grains, les vins, les fruits, les légumes y sont abondants, d'une grosseur et d'une saveur particulières.

L'Etna, à proprement parler, est une réunion de montagnes superposées formant un immense cône obtus, dont le sommet est la bouche fumante du cratère terminal. Parmi les monts, au nombre de cent et plus, qui font un grandiose et imposant cortége au sommet principal, il en est un qui s'est formé dans les temps modernes, que l'on a vu, pour ainsi dire, naître, et dont la formation a une date connue, c'est le mont Futara, vulgairement appelé Monte-Rosso; on lui a donné ce nom parce qu'il est couvert, sur plusieurs points, d'une cendre rouge comme les terres vitrioliques calcinées.

L'Etna est un mont bicéphale; il a, en effet, un sommet à deux têtes, ou plutôt deux cratères très-élevés. L'éruption de 1669 dura plusieurs mois. Tous les sables, les cendres, les pierres, toutes les matières solides qui furent lancées dans les airs retombèrent autour des deux ouvertures et s'élevèrent successivement avec elles pour former la montagne dont il s'agit. Les flancs de l'Etna sont ainsi hérissés d'une infinité de cônes évidemment produits par des éruptions, mais qui se détruisent quelquefois, se modifient ou se confondent.

Le cône que forme toute la masse de l'Etna se divise en trois régions, appelées *Piemontese* (du pied du mont), *Selvota* (des bois) et *Nevata* (des neiges). Quelques naturalistes, entre autres Buffon, subdivisent cette dernière en deux parties, distinguant la plus basse, où les neiges fondent en été, de la plus haute, où elles sont éternelles.

Diodore de Sicile a mentionné une éruption qui probablement eut lieu avant la venue des Grecs en Sicile; elle chassa tous les habitants de l'île.

Nous avons rapporté plus haut le témoignage de Thucydide, qui raconte trois éruptions; deux autres eurent lieu sous le règne de Denys, et Platon, alors à Syracuse, fut invité par les Catanais à se rendre chez eux pour étudier de plus près les phénomènes de leur grand volcan. Les éruptions de l'Etna furent très-fréquentes au temps des Romains, et on a fait une mention particulière de celle qui eut lieu l'an 662 de la fondation de Rome; elle fut si violente que la mer se souleva jusqu'aux îles de Vulcain, de l'autre côté du détroit, et que plusieurs navires furent incendiés en mer. Pendant les guerres civiles, il éclata deux fois. Pour l'ère moderne, les historiens ont noté les éruptions, qui répondent aux années 225, 420, 812, 1169, 1183, sous l'empereur Frédéric II, 1285, 1329, 1333, 1408, 1444, 1446, 1447, 1536, 1603, 1607, 1610, 1614, 1619, 1634, 1669, 1682, 1688, 1689, 1702, 1766, 1781, 1787, 1852 et 1865. Il est à remarquer que, plus il y a d'intervalle entre les unes et les autres, plus sont fortes, terribles et longues les explosions du volcan. Les observations des géologues sur le temps qu'il faut à la lave pour devenir friable ont démontré qu'il ne lui fallait pas moins d'un siècle pour se changer de l'épaisseur d'un pouce de terre fertile.

Parmi les éruptions les plus célèbres, celle de l'année 1787 mérite d'être signalée : il y avait six ans et deux mois que l'Etna ne donnait aucun signe extérieur de fermentation, lorsque, vers la fin du mois de juin, on vit grossir le nuage de fumée qui en couronne ordinairement la cime; cette fumée prenait de temps en temps la couleur du feu.

Dans les premiers jours de juillet on reconnut qu'il s'était fait une ouverture sur le bord du cratère, à la partie du nord-ouest, et le feu, considéré de Catane, figurait exactement le disque de la lune dans son plein lorsqu'elle paraît à l'horizon; la lave qui en sortait s'achemina lentement pendant deux jours; elle occupa une pente d'environ deux milles, devint, par le refroidissement, grise et luisante, et tout cessa.

Pendant la nuit du 9 au 10 juillet, on aperçut une aurore boréale qui dura une demi-heure, à deux reprises; elle était fort étendue et couvrait tout l'horizon depuis les monts Rouges jusqu'à Noto; sa couleur était un rouge assez foncé, et sa direction était positivement celle que devait prendre l'éruption qu'elle a précédée et dont elle était le signe précurseur, si bien que quelques personnes la pronostiquèrent.

Le 13, on vit, en effet, reparaître sur la cime une fumée noire et épaisse, qui augmenta progressivement, et les élans du feu devinrent plus fréquents et plus intenses; mais, le 16 au matin, quoique le soleil et l'épaisseur de la fumée dérobassent une partie du feu violent qui sortait de la bouche du volcan, l'extrême chaleur répandue dans tout l'atmosphère, le fracas de la montagne et les bruits souterrains qui en ébranlaient toute la base annoncèrent une éruption complète; elle ne se manifesta cependant tout entière que le lendemain, et, à dix heures du soir, le 17 juillet, elle offrit le spectacle à la fois le plus effrayant et le plus splendide : on vit s'élever de la bouche une colonne de feu d'un volume colossal, dont on a estimé la hauteur à cinq cents toises; on découvrit en même temps une sortie de lave latérale ayant sa direction au sud-ouest, et qui, partant de la base de la colonne, formait avec elle un angle droit dont les côtés étaient à peu près égaux.

La colonne elle-même présentait la plus grande variété dans ses couleurs : la partie enflammée, remplie d'une quantité prodigieuse d'eau et de sable, était de temps en temps mélangée d'ombres qui, d'une minute à l'autre, semblaient vouloir l'éteindre, mais qui, l'instant d'après, ne faisaient qu'augmenter la vivacité de la lumière, qu'on voyait alors distinctement de Messine; la partie supérieure, noire et caligineuse, était éclairée dans toute son étendue par des flèches de feu, par des aigrettes électriques et par des jets de pierres enflammées, de sorte qu'avec les bruits de l'explosion du cratère et les roulis souterrains qui ne discontinuaient pas, on pouvait attribuer tous ces phénomènes à une violente tempête dans le lointain.

On put jouir de ce spectacle pendant deux jours; le 19, tout était fini. On ne put faire d'observations sur les effets de cette éruption que plusieurs jours après. Il n'en est pas de l'Etna comme du Vésuve : personne n'ose approcher le premier quand il est en fermentation, et les observateurs ne se déterminent à s'y rendre que lorsque plusieurs jours de tranquillité les ont rassurés.

Voici à peu près ce qu'ont observé ceux qui, après la fin de l'éruption, allèrent en visiter le théâtre, et particulièrement le chevalier Giuseppe Gioenni, habitant de la première région de l'Etna, qui en a écrit la relation en italien : 1° Le sommet du mont était inaccessible à cause de la grande quantité de lave et de pierres ponces noires et friables dont il était couvert et qui conservaient encore une chaleur insupportable. 2° Auprès du grand cratère, qui s'était bouché, il s'en était ouvert un autre aussi grand, entre le principal et celui qui s'était aussi fermé depuis plusieurs années du côté du levant. 3° Les matières vomies par l'éruption étaient de deux natures seulement, salines et terreuses. 4° Par l'analyse, on reconnut que les salines étaient du sel ammoniac en cristaux blancs et jaunâtres, assez pur, et plusieurs composées de ce sel ammoniac mêlé avec un sable volcanique très-fin, qui a empêché que ce sel ne prît la forme et la couleur ordinaires; les pierres terreuses étaient composées plus ou moins de terre, d'argile, de fer et de chaux.

Cette éruption fut surtout remarquable par l'immense quantité de cendres, de sables et de scories légères et pulvérulentes qui sortirent du cratère; elles couvrirent la montagne, se répandirent sur une partie de la Sicile, et furent portées jusqu'à Malte. Un des chevaliers, nommé Dangos, y recueillit, sur les terrasses de l'observatoire, une assez grande quantité de sable noir, en petits grains durs, attirables à l'aimant; il était mêlé de petits cristaux irréguliers assez transparents, qui, vus au microscope, paraissaient une vitrification avec des pores; ce sable fut porté à Malte par un vent de nord-ouest, dans la nuit du 18 au 19 juillet.

Il y a eu depuis plusieurs autres éruptions importantes : celle de 1852 n'a pas duré moins de deux mois et dix jours, du 21 août à la fin d'octobre. Il s'y produisit certaines particularités qui méritent d'être racontées et qui lui font prendre rang parmi les plus terribles, les plus variées et les plus capricieuses évolutions du vieil Etna.

Sa longue durée est le caractère qui frappe d'abord. Depuis le crépuscule du soir du 20 août jusqu'à ses derniers jours, l'éruption a continué plus ou moins violente. Les indices prochains de l'activité qui couvait dans les

flancs du volcan se sont manifestés comme à l'ordinaire : ce sont le tarissement de toutes les sources du voisinage, la persistance d'épais nuages de fumée blanche qui se dressent semblables à un pin géant; des bruits sourds et profonds, de violentes ondulations du sol comme par un tremblement de terre, etc. Peu après, vers l'est, s'ouvrirent deux nouvelles bouches du volcan, près du lieu appelé le Val-du-Lion. Bientôt des nuées de cendres très-fines furent projetées au loin; elles couvrirent tout le pays autour de la montagne, et, emportées à de très-grandes hauteurs par des vents impétueux, elles se répandirent en très-grande quantité sur la surface des mers. Mais ce n'était encore là qu'un prélude insignifiant. Immédiatement après, une masse immense de lave fut vomie par les gueules béantes; elle se précipita du sommet de la montagne avec la violence d'un torrent partagé en trois courants : l'un de ces courants coulait dans la direction de Zaffarana, un autre dans la direction de la commune de Giarra.

Pour donner une idée de l'immense quantité de ce feu liquide sorti des entrailles de l'Etna, il suffira de dire que des documents officiels assignent au fleuve trois kilomètres et demi d'étendue et plus de trois mètres de profondeur. La vitesse de sa marche était telle, qu'il couvrait en moins d'une heure un espace de plus de cinquante mètres carrés.

Il semblait, après quelques instants et par suite de la violence toujours croissante de l'éruption, que les deux nouvelles bouches ouvertes se fussent réunies pour n'en former qu'une seule, d'où s'élançaient dans l'air, à une très-grande hauteur, des masses de rochers et de scories tombant dans toutes les directions et faisant partout de lamentables ruines. L'éruption fut surtout effrayante les 25, 29 et 30 août et le 4 septembre.

Ces jours-là, les roulements sinistres du tonnerre souterrain étaient incessants et le sol était sans cesse agité de mouvements convulsifs. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu l'Etna dans un pareil état d'exaltation et de déchaînement. Les accidents du terrain et les quantités plus ou moins grandes des matières solides lancées par la montagne faisaient varier à l'infini la marche du fleuve de feu. Quelquefois il semblait se traîner et se dérouler avec lenteur; puis il se précipitait, s'épanchant au loin, couvrant un espace énorme; plus tard on le voyait se courber en replis tortueux, serpenter capricieusement, tour à tour se rétrécissant et s'élargissant, touchant à peine la terre ou se creusant un lit profond. On a constaté que le flot de lave avait 6 mètres d'épaisseur le 22 août, 84 mètres le 30 août, et le 31 l'éruption continuait plus intense. La lave attaqua le village de Ballo, engloutit plusieurs maisons et recouvrit la grande route de Zaffarana. Les deux jours suivants, on put espérer que les villages voisins seraient sauvés; mais, le 4 septembre, survint une explosion plus formidable : roulement du sol, épanchement de lave s'élançant vers Milo, etc. L'activité de la montagne en furie continua plus ou moins intense pendant le mois de septembre tout entier. Quand la quantité du liquide brûlant était moindre, les torrents de fumée s'élançaient plus condensés, les jets de cendre et de sable plus tumultueux et plus abondants.

Le mouvement ne fut pas moins grand pendant le mois d'octobre. Bien des indices, cependant, faisaient espérer, dans les derniers jours, que l'éruption approchait de son terme, et, de fait, toutes craintes s'évanouirent bientôt, et l'Etna retomba dans son état habituel.

Cette période de calme dura onze ans. « Dès le mois de juillet 1863, dit M. Elysée Reclus, après une série de mouvements convulsifs du sol, le cône supérieur du volcan s'était ouvert du côté qui regarde le midi; les matières incandescentes étaient descendues avec lenteur sur le plateau qui porte la *maison des Anglais*, et cette masure elle-même avait été démolie par les blocs de lave lancés hors de la bouche du cratère. En certains endroits, des amas de cendres d'une épaisseur de plusieurs mètres avaient recouvert les pentes du volcan. Après cette première explosion de l'Etna, la montagne ne se calma point complètement; de nombreuses fissures, ouvertes sur les pentes extérieures du cratère, continuèrent de fumer, et la vapeur ne cessa de jaillir de la cime en épais tourbillons. Souvent même, pendant les nuits, la réverbération des laves bouillonnant dans le puits central, colorait l'atmosphère en rouge de feu. Les matières liquides, ne pouvant s'élever jusqu'à la bouche du cratère, comprimaient les parois intérieures du volcan et se cherchaient une issue par le point le plus faible de la croûte en fondant peu à peu les roches qui s'opposaient à leur passage. Enfin, dans la nuit du 30 au 31 janvier 1865, la paroi céda sous l'effort des laves; quelques mugissements souterrains se firent entendre, de légères secousses agitèrent toute la partie orientale de la Sicile, et la terre se fendit sur une longueur de deux kilomètres et demi, au nord de la Serra delle Concazze, l'un des grands contreforts orientaux de l'Etna. C'est par cette fissure, ouverte sur un plateau en pente douce, que les laves comprimées se firent jour à grand fracas vers la surface. Le torrent de laves, qui jaillissait de la crevasse avec une grande abondance, coulait rapidement dans les ravins ouverts au-dessous du plateau de l'éruption. Durant les six premiers jours de l'éruption, il s'échappa de la crevasse du volcan une quantité de lave évaluée à 90 mètres cubes par seconde. Dans le voisinage des bouches, la vitesse du courant n'atteignait pas moins de 6 mètres à la minute; mais, plus bas, le fleuve, s'étalant sur une surface de plus en plus large et projetant diverses branches dans les vallons latéraux, perdait peu à peu de sa vitesse initiale, et les franges de scories que les matières incandescentes poussaient devant elles ne progressaient en moyenne, suivant l'inclinaison du sol, que de 50 centimètres à 2 mètres par minute. Dès le 2 février, le courant principal, dont la largeur variait de 300 à 500 mètres sur une épaisseur moyenne de 15 mètres, atteignait le rebord supérieur de l'escarpement de Colla-Vecchia ou Colla-Grande, à 6 kilomètres de la fissure d'éruption, et plongeait en cataracte dans la gorge située au-dessous. Ce fut un magnifique spectacle, surtout pendant la nuit, que la vue de cette nappe de matière fondue, d'un rouge éblouissant comme le fer de la forge, s'échappant en couche amincie des amas de scories brunes graduellement accumulés en amont, entraînant des blocs solidifiés qui s'entre-choquaient avec un bruit métallique, et s'abîmant dans le ravin pour rejaillir en étoiles de feu; mais ce phénomène splendide ne dura qu'un petit nombre de jours : en perdant de sa hauteur, la chute du feu diminuait graduellement en beauté. Au-devant de la cataracte, et sous le jet lui-même, se formait un talus de laves sans cesse grandissant, qui finit par combler le ravin et prolonger la pente du vallon supérieur. De ce réservoir, profond de plus de 50 mètres, le torrent continua de couler à l'est, vers Mascali, en emplissant jusqu'aux bords la gorge tortueuse d'un ruisseau desséché.

» Au milieu du mois de février, la coulée, déjà longue de plus de 15 kilomètres, n'avançait qu'avec une grande lenteur, et les laves, encore liquides, se frayaient péniblement une issue à travers leur carapace de pierres refroidies au contact de l'atmosphère. Les villages et les bourgs situés à la base de la montagne n'étaient plus directement menacés; mais les désastres causés par l'éruption n'en étaient pas moins très-considérables. Un certain nombre de maisons de ferme avaient été rasées, de vastes étendues de pâturages et de cultures avaient été recouvertes par les roches lentement figées, et, malheur bien plus grand encore à cause du déboisement presque général de la Sicile, une large lisière de forêt, comprenant, d'après les évaluations diverses, de cent à cent trente mille arbres, chênes, pins, châtaigniers ou bouleaux, était complétement détruite. »

Terminons cet article déjà long par une rapide excursion autour et au sommet de l'Etna.

La base de l'Etna, ou plus exactement le sol sur lequel reposent les extrémités des côtes de la montagne, n'occupe pas, pour prendre un terme de comparaison, un espace moins grand que le département de la Seine tout entier. Ces vastes côtes, formées et comme hérissées de montagnes coniques, sont au nombre de près de cent. Nous avons dit plus haut que l'Etna se divisait en trois régions : la région cultivée, la région des bois et la région des neiges. Malgré le danger qu'elles offrent en temps d'éruptions, les deux premières régions possèdent un nombre fort considérable d'habitants; leur population ne doit pas être actuellement inférieure à 300,000 âmes. Tout autour de la base du volcan s'étagent plusieurs villes, dont les plus importantes sont Aci-Reale et Catane. En outre, un demi-cercle presque ininterrompu de villages se développe sur les premiers renflements orientaux et méridionaux de la montagne.

Les pentes de l'Etna présentent une succession de collines et de plaines, qui forment comme des espèces d'échelons pour atteindre le sommet de la montagne. Le pied de l'Etna est beaucoup plus évasé du côté de Catane que de tous les autres.

Les touristes qui font l'ascension de l'Etna partent généralement de Catane. L'aspect de la campagne trahit partout son origine volcanique : les arbres fruitiers s'élèvent du milieu des laves; c'est aussi sur des laves que sont assis les villages. De Catane à Nicolosi, le chemin est hérissé de rocs, de torrents et de gouffres. Nicolosi est comme adossé au Monte-Rosso, célèbre depuis la désastreuse éruption de 1669. Au delà de Nicolosi commence le désert. Au milieu d'un plateau aride, s'élève majestueusement le mont Serrapizzuta ou Scrapizzuta, sorti des entrailles du volcan le 9 décembre 1634. Ce mont, au pied duquel est bâti San-Nicolo-d'Arena, est couvert de vignes jusqu'au haut. Dans la région des bois qui lui succède, on n'aperçoit de tous côtés que de larges traînées de laves entrecoupées de ravins. La forêt est peu garnie d'ailleurs. Les principales essences sont les chênes, les charmes, les hêtres et les châtaigniers. Près de la route se trouve la fameuse *grotte des Chèvres*, recouverte d'une lave épaisse. La région des bois, fort resserrée à l'est et au nord, s'étend et s'élargit, au contraire, vers l'ouest et le midi; cette région est, bien plus encore que la première, parsemée de petites montagnes couvertes de sapins : telles sont Futara, Nocilla, San-Leo. La *casa della Neve* est sur la limite de la région boisée et de la région des neiges, vaste plaine de neige et de glace. Après une marche longue et pénible sur ce sol glissant, on atteint une petite maison de construction moderne, que le savant géologue Gemmellaro fit bâtir à ses frais pour servir de refuge aux voyageurs. Cette maison, ayant été agrandie par le général anglais Dunkin, porte depuis le nom de Maison des Anglais (*Casa inglese*). Elle s'élève non loin de quelques grandes pierres de laves taillées quadrangulairement, gisant à fleur de terre et souvent ensevelies sous la neige et la cendre, qu'on décore du nom pompeux de *Tour du philosophe*. C'était là, dit-on, l'observatoire que le grand Empédocle s'était fait construire sur l'Etna pour en observer les phénomènes.

Au-dessus des neiges qui, de loin, semblent couronner l'Etna et toucher immédiatement à l'orifice de cet immense volcan, s'étend un vaste espace sans cesse battu par un vent impétueux ou couvert de nuages sulfureux, tourmenté par un travail incessant qui en change chaque jour l'aspect, composé des débris des plus terribles éruptions ou des produits plus lents de la fermentation continuelle qu'éprouve encore le cratère même quand il est en repos. Au milieu de cette région aride, brûlante et bouleversée s'élève un mont escarpé, sur les flancs duquel roulent à chaque instant les matières torréfiées que l'intérieur du cratère rejette à de courts intervalles et avec de fortes détonations. Cependant ces éjections soudaines de cendres, de laves et de scories ne sont pas suffisantes pour arrêter le voyageur audacieux qui veut parvenir à contempler le gouffre dont ce cône effrayant forme le bourrelet. En gravissant la pente extérieure de cette dernière sommité, tantôt les pieds s'enfoncent dans les cendres mobiles ou glissent sur des débris qui s'écroulent et fuient sous les pas, ou sur des parties plus unies et plus solides que des nuages méphitiques ont couvertes d'une vapeur humide. A chaque détonation, le mont paraît s'ébranler; les scories, les cendres, les pierres calcinées glissent en noirs sillons sur sa déclivité et en rendent l'accès encore plus périlleux. C'est souvent en se traînant sur les genoux ou en s'attachant les uns aux autres par des cordes qu'on parvient au bord supérieur de la grande ouverture, dont il est presque impossible d'embrasser d'un seul coup d'œil la vaste enceinte. En effet, le cratère de l'Etna n'offre point l'aspect d'un entonnoir à peu près régulier; il ressemble plutôt à un gouffre dont la circonférence, inégale dans ses contours et dans son élévation, est coupée de nombreuses crevasses et présente, dans un cercle de près d'une lieue d'étendue, des angles saillants ou rentrants, des cavités latérales, des déchirures profondes ou des pointes aiguës et bizarres dont plusieurs forment autant de petits cratères particuliers en état d'incandescence. La paroi intérieure, que quelques voyageurs ont vue à de certains intervalles, change souvent d'aspect. Tantôt le fond en a paru comblé par les cendres et les éboulements, tantôt il était couvert d'une épaisse vapeur impénétrable aux regards. Dans d'autres moments, on a pu distinguer les sinuosités d'un abîme s'enfonçant au milieu de roches calcinées à environ 200 mètres de profondeur; dans d'autres, un cône intérieur, couronné d'un second cratère, s'élevait au milieu de l'enceinte; plus récemment, de vastes cloisons, composées de laves et de débris, semblent avoir partagé en plusieurs parties cette immense cavité. Tout voyageur tient à voir le lever du soleil sur l'Etna par un temps favorable. A l'heure propice, quand l'air est pur et le ciel serein, la vue se porte sur une étendue immense; le soleil, s'élevant derrière les montagnes de la Calabre, frappe de ses rayons la masse de l'Etna, tandis qu'une partie de l'île, que le vaste mont couvre de son ombre, reste encore dans les ténèbres. A mesure que le soleil monte au-dessus de l'horizon, toutes ces contrées paraissent sortir du néant. De tous côtés des points de vue admirables. La mer scintille autour de la grande île; au loin, Malte semble un point noir sur l'azur argenté des eaux.

Le cours du Simeto, appelé aussi le Giarreta, forme presque un demi-cercle autour de l'Etna et semble en dessiner la base; puis il s'en écarte davantage tout à coup, pour aller se jeter dans la mer, à 3 lieues environ au sud de Catane, presque sous la méridienne du cratère de l'Etna et tout près de l'endroit où s'élevait l'ancienne Murgentium.

Etna (l'), poëme de Lucilius le Jeune, disciple de Sénèque. Cet opuscule a été longtemps attribué, sans motif plausible, soit à Virgile, soit à Pétrone, soit surtout à Cornelius Severus; mais les savantes recherches de Wernsdorff permettent désormais d'en attribuer avec certitude la paternité à Lucilius. Sous les couleurs de la poésie, c'est un philosophe qui écrit, et, à n'en pas douter, un disciple de Sénèque qui reproduit les idées et même les paroles du maître. L'auteur s'est moins proposé pour objet de présenter une peinture animée des terreurs d'une éruption que d'expliquer philosophiquement, à la manière de Lucrèce, les causes des divers phénomènes physiques présentés par un volcan, et de démontrer la folie de l'opinion populaire qui regardait les tremblements de terre et les flammes de l'Etna comme produits par les efforts et la respiration brûlante des géants ensevelis sous la montagne, ou par les fournaises des Cyclopes. Aussi s'attaque-t-il avec âpreté, dès le début, aux fictions mensongères des poëtes. Il ne veut célébrer que la science et la vérité :

In vero mihi cura : canam quo fervido motu
Æstuet Ætna, novosque rapax sibi congerat ignes.

« Le vrai est mon unique souci : je dirai quels mouvements agitent l'Etna bouillonnant, et comment il entasse avec fureur dans son sein des feux éternels. » Après avoir fait preuve de beaucoup de savoir et d'une connaissance approfondie de la physique, il s'appuie d'abord dans ses explications sur le système d'Epicure, puis il s'en écarte en proclamant un moteur suprême dont l'intelligence dirige l'action du volcan :

Nec tamen est dubium penitus quis torqueat Ætnam,
Aut quis mirandus tantæ faber imperet arti.

Et cependant on sait qui fait mouvoir l'Etna,
Quel habile artisan à ses lois l'enchaîna.

Dans la description de ce mont fameux, de ses alentours, de son embrasement et de ses effets, on remarque une exactitude si minutieuse qu'on reconnaît un peintre *de visu*. A la sécheresse inévitable des détails purement didactiques se joignent, dans l'*Etna*, les difficultés d'un style sans doute très-poétique, mais assez souvent dur, heurté et d'une obscurité réelle. Néanmoins, on peut louer quelques brillants passages. Dans l'un, l'auteur, énumérant tous les objets de curiosité qui attirent la foule, cite les tableaux et les statues célèbres de l'antiquité, les chefs-d'œuvre artistiques consacrés alors par l'admiration générale :

Quin etiam Graiæ fixos tenuere tabellæ
Sigoave : nunc Paphiæ rorantes arte capilli;
Sub truce nunc parvi ludentes Colchide nati;
Nunc tristes circa subjectæ altaria cervæ,
Velatusque pater; nunc gloria viva Myronis.

« Combien de fois les tableaux et les statues de la Grèce ont enchaîné l'admiration des hommes! Tantôt c'est la Vénus à la chevelure humide; tantôt les enfants de Médée jouant auprès de leur mère farouche; tantôt la biche substituée sur l'autel, et le père voilé; tantôt le chef-d'œuvre vivant de Myron. » Les critiques reconnaissent dans cette énumération : la *Vénus Anadyomène* d'Apelle, qu'Auguste fit mettre dans le temple de César; la *Médée* que Timomaque de Byzance peignit prête à égorger ses enfants qui jouent auprès d'elle, tableau placé par César dans le temple de Vénus Genitrix; l'*Iphigénie changée en biche*, et près d'elle *Agamemnon*, dont le peintre Timanthe avait voilé le visage, désespérant d'en traduire la douleur; enfin, les *Génisses*, placées par Auguste devant le temple du Palatin. Elles étaient l'œuvre du sculpteur grec Myron. Un touchant épisode termine le poëme : c'est l'histoire de deux jeunes gens de Catane, qui, pendant une éruption de l'Etna, chargèrent leurs parents sur leurs épaules et se précipitèrent au milieu des flammes; les celles-ci s'écartèrent autour d'eux.

ETNÉEN, ÉENNE adj. (è-tné-ain, é-è-ne — rad. *Etna*). Géogr. Qui a rapport au mont Etna; qui est proche de ce mont : *La région* ETNÉENNE.

— Mythol. Epithète qu'on donne à Jupiter, adoré dans la ville d'Etna, et à Vulcain, qui passait pour avoir ses forges dans le mont Etna.

ETNETTE s. f. (è-tnè-te). Techn. Pince dont le fabricant de laiton se sert pour arranger le creuset dans le fournaau.

ET NUNC ERUDIMINI (*Et maintenant soyez instruits*).

Et nunc, reges, intelligite, erudimini, qui judicatis terram!

« Et maintenant, rois, comprenez; instruisez-vous, vous qui jugez la terre. »

Ces paroles du Psalmiste, dont Bossuet s'est éloquemment servi dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre, sont la consécration de cette vérité, que les malheurs des rois sont pour les autres rois la plus éclatante et la plus instructive des leçons.

Les allusions à ces magnifiques paroles se font le plus souvent en latin. En voici quelques exemples :

« Si Bossuet était ici, planant de son vol d'aigle sur ces conspirations et ces luttes qui agitent le monde, il me semble qu'il s'écrierait encore, mais avec une voix agrandie par nos malheurs et émue par nos dangers : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram!* »

P. Félix.

« Pressons-nous autour du poëte foudroyé (M. de Lamartine), non plus pour le poursuivre de nos récriminations tardives, de nos mesquines rancunes, mais pour nous instruire et nous raffermir, pour assister à ce *reges erudimini* que Bossuet, de nos jours, appliquerait aux royautés du talent mieux encore qu'aux autres. »

De Pontmartin.

« J'ai visité l'amphithéâtre, le cabinet d'anatomie et toutes les collections scientifiques qui appartiennent à l'hôpital. Le morceau le plus remarquable est un écorché vêtu d'une

feuille de vigne pour l'édification des jeunes médecins : *Et nunc erudimini!* »

Edmont About.

L'allusion se fait aussi quelquefois en français :

« Les grands mystères des causes et des origines, dont les historiens cherchent l'explication dans la science de Vico, dans la raison d'Etat de Machiavel ou dans la théologie de Bossuet, M. Scribe la trouve dans une alcôve, dans un boudoir, dans une arrière-boutique, dans une galanterie de ruelle, dans un tripotage d'antichambre. — *Et maintenant instruisez-vous, rois et nations de la terre!* »

Paul de Saint-Victor.

ÉTOC s. m. (é-tok). Mar. Tête de rocher, cime pointue qui se montre à marée basse. ‖ On dit aussi ESTOC.

— Sylvic. Nom donné dans les forêts aux souches mortes des arbres coupés trop haut. ‖ *Ravaler les étocs*, Les couper à fleur de terre. ‖ V. ESTOC.

ÉTOCAGE s. m. (é-to-ka-je). Mar. Espèce de cordage que l'on place sur les étoquesses.

ÉTOFFE s. f. (é-to-fe — bas lat. *stoffia*, étoffe, garniture, ornement. Chevallet rapporte ce mot au germanique : hollandais *stoff*, étoffe, *stoffereen*, garnir, parer, orner; allemand *stoff*; anglais *stuff*; danois et suédois *stoff*, étoffe, toutes formes qui se rapportent, selon lui, au gothique *stabs*, matière première, élément, mais que M. Littré rapporte au latin *stupa*, étoupe, changé par la prononciation allemande en *stupfa*, *stuffa*, *stoff*, *stuff*, et sous cette forme entré dans les langues romanes). Matière tissée, servant à faire des habits ou des ameublements : ÉTOFFE *de soie, de laine, de coton, de crin.* ÉTOFFES *précieuses. Commerce des* ÉTOFFES. ÉTOFFES *teintes, unies, imprimées, brochées. Les Indiens font des* ÉTOFFES *avec l'écorce du peuplier.* (Chateaub.) *Une tache d'huile choque moins sur une bure grossière que sur une riche* ÉTOFFE. (Th. Gaut.)

— Par ext. Matière employée à quelque fabrication : *Il n'y a pas assez d'*ÉTOFFE *dans ce chapeau.* (Acad.)

— Fig. Matière, élément, sujet : *L'amour, c'est l'*ÉTOFFE *de la nature que l'imagination a brodée.* (Volt.) *Il y a des gens qui n'ont de la morale qu'en pièce; c'est une* ÉTOFFE *dont ils ne font jamais d'habit.* (J. Joubert.) ‖ Nature personnelle, valeur due au mérite ou à la condition; ressource, disposition naturelle : *Tous les hommes sont de la même* ÉTOFFE. *Il est de l'*ÉTOFFE *dont on fait les diplomates. Ce jeune homme a de l'*ÉTOFFE, *il réussira. Un sot n'a pas assez d'*ÉTOFFE *pour être bon.* (La Rochef.) *Les grands bourreaux sont faits de la même* ÉTOFFE *que les grands apôtres et les grands martyrs.* (C. Dollfus.) *Rien n'est plus détestable au monde qu'un homme uni et raboté comme une planche, incapable de se faire pendre, et qui n'a pas en lui l'*ÉTOFFE *d'un crime ou deux.* (Th. Gaut.)

Le plus grand ignorant, le plus grand philosophe,
Tout bien considéré, sont de la même *étoffe*.
Destouches.

Un grand homme de bourse en lui contient l'*étoffe*
D'un profond politique et d'un grand philosophe.
Ponsard.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince *étoffe*,
Du vieux coq de ton vieux clocher.
Béranger.

— Loc. prov. *On n'a pas épargné, on n'a pas plaint l'étoffe*, On a mis autant ou même plus de matière qu'il n'en fallait : *Voilà de la vaisselle bien pesante*, ON N'A PAS PLAINT, ON N'*y a* PAS PLAINT L'ÉTOFFE. (Acad.) ‖ *Tailler en pleine étoffe*, Ne s'imposer aucune réserve, prendre, user sans mesure de quelque chose : TAILLER EN PLEINE ÉTOFFE *dans le budget*.

— Navig. Ensemble des matériaux et des objets servant à la construction d'un train de bois ou d'un bateau.

— Techn. Alliage de fer et d'acier, dont on se sert pour souder plusieurs lames, dans la fabrication des bouches à feu; barre forgée avec des plaques alternées de fer et d'acier. ‖ Morceau d'acier commun, employé par les couteliers, les taillandiers, pour former les parties non tranchantes de leurs ouvrages. ‖ Alliage d'étain et de plomb, avec lequel sont faits les tuyaux d'orgues. ‖ Composition dont se servent les potiers d'étain : *Basse* ÉTOFFE. *Petite* ÉTOFFE. *Claire* ÉTOFFE. ‖ Bain tenant en dissolution de l'alun et du sel de cuisine, dans lequel le mégissier fait tremper certaines peaux, plus particulièrement les houssées et les cuirets destinés à être employés en blanc : *Passer, mettre à l'*ÉTOFFE. *Être à l'*ÉTOFFE.

— Typogr. Matériel d'une imprimerie. ‖ Somme dont l'imprimeur augmente, dans ses comptes, le prix de revient des feuilles imprimées, pour faire face à l'entretien du matériel et aux frais généraux.

— **Encycl. Techn.** *Essais des étoffes.* Les tissus divers que fabrique l'industrie sont formés de matières très-différentes par leurs propriétés et leur valeur commerciale, et pouvant être divisées en deux classes : les fils végétaux et les fils animaux. Les fils végétaux utilisés pour la confection des tissus sont d'origines très-diverses : le chanvre, le lin, le coton, le phormium tenax ou lin de la Nouvelle-Zélande, l'agave d'Amérique, l'agave fétide, l'hibiscus cannabina, l'asclepias gigantea, etc. Les fils animaux sont au nombre de deux seulement : la *laine* et la *soie*. Il est parfois utile, dans certaines expertises, dans certains procès, de distinguer les uns des autres, dans un tissu, les fils de ces diverses matières textiles, de reconnaître, par exemple, si une *étoffe* vendue comme cachemire ne renferme pas de laine commune, si une autre, vendue comme chanvre ou comme lin, ne contient pas de coton. L'occasion de semblables expertises se rencontre très-fréquemment, le commerce des *étoffes* étant sujet à une foule de tromperies sur la nature des marchandises vendues.

Tout d'abord, on peut facilement distinguer les fils animaux des fils végétaux : il suffit d'introduire dans un petit tube de verre fermé par un bout un morceau de l'*étoffe* à examiner et de chauffer à la flamme d'une lampe à alcool : il se dégage bientôt des vapeurs, qui sont ammoniacales et alcalines, qui bleuissent, par conséquent, le papier de tournesol, lorsque les fils sont d'origine animale; qui sont, au contraire, acides et rougissent le même papier, lorsque les fils sont d'origine végétale. Dans le commerce des *étoffes*, on emploie dans le même but un autre procédé, qui est simple et à la portée de tous. Il consiste à prendre un petit carré de l'*étoffe* à examiner, à en tirer tous les fils séparément, à les prendre successivement et à les brûler à la flamme d'une bougie. Les fils végétaux brûlent sans résidu en répandant une odeur de toile brûlée; les fils animaux brûlent plus difficilement, en formant à leur extrémité une sorte de champignon charbonneux, et répandent une odeur caractéristique de laine brûlée. Si on a compté les fils de chaque sorte qui se trouvaient dans l'*étoffe*, on peut apprécier exactement la quantité de coton ou de matière végétale qui se trouvait mélangée aux fils d'origine animale. On reconnaît encore plus facilement cette falsification en faisant bouillir, pendant quelques minutes, le tissu en question dans de l'eau additionnée de quelques centièmes de potasse ou de soude. Ce liquide dissout les fils animaux et laisse intacts les fils végétaux. L'acide nitrique colore en jaune la laine et la soie; il laisse blanches les matières textiles végétales. Le bi-chlorure d'étain, au contraire, colore ces dernières en noir, tandis qu'il n'attaque pas les autres. Le nitrate acide de mercure colore, à l'ébullition, les fils animaux en rouge amarante et reste sans action sur les fils végétaux. Ces trois derniers réactifs sont très-commodes dans une foule de cas : il suffit d'examiner avec une loupe l'*étoffe* qui a subi leur action, pour savoir le nombre des fils de natures différentes qui composent l'*étoffe*. On donne aux loupes destinées à cet examen une monture spéciale : elles sont reliées à un écran fixé à une distance convenable de la lentille; cet écran porte un trou carré de dimensions déterminées, et s'applique sur l'*étoffe* à examiner; il limite une surface connue, qui n'est autre que celle de son ouverture, et dans laquelle on compte, en regardant par la lentille, le nombre de fils qui forment le tissu. Cet instrument est nommé *compte-fil*.

Le microscope peut servir à distinguer les diverses matières textiles. Vus avec un grossissement convenable, les fils de laine sont cylindroïdes, entortillés, marqués de lignes transversales, coniques au sommet et granulés à leur intérieur; les fils de soie ont un égal diamètre dans toute leur longueur, des stries longitudinales très-marquées et une forme cylindrique, ils sont transparents; les fils de chanvre et de lin présentent des parties cylindriques reliées par des nœuds, ils offrent à peu près l'apparence d'une tige de graminée; les fils de coton sont aplatis, roulés en spirale et marqués de granulations à leur surface; les fils de lin ne diffèrent de ceux de coton que par des lignes transversales qui les coupent de place en place, comme des nœuds de roseaux. Avec quelque habitude et un instrument doué d'un grossissement suffisant, on peut, par un simple examen au microscope, distinguer les unes des autres les diverses fibres textiles.

Il est possible, dans beaucoup de circonstances, de déterminer en poids la quantité d'une matière mélangée à une autre. On peut, par exemple, peser un morceau de flanelle et le faire bouillir quelques instants dans une solution de potasse étendue : la laine se dissout, mais le coton mélangé reste inattaqué; on lave soigneusement ce coton, on le sèche et on le pèse. Cette méthode conduit à un bon résultat, dans un cas fort embarrassant, où l'œil le plus expérimenté ne peut, à la simple inspection, reconnaître la fraude : c'est celui où le coton a été mélangé à la laine dans l'opération du cardage.

Une fraude très-fréquente est le mélange du coton au lin et au chanvre. Elle est heureusement facile à déceler. Si on plonge le tissu à examiner dans l'huile et si on l'exprime fortement, le lin devient translucide, tandis que le coton ne change pas; le compte-fil permet alors de distinguer dans quelle proportion a été opérée la fraude. On arrive au même résultat en profitant de ce que la cellulose du coton est plus soluble dans l'acide sulfurique que celle du lin et du chanvre; on lave d'abord l'*étoffe* pour enlever l'apprêt, on la sèche et on plonge la moitié du morceau dans l'acide pendant une minute : le coton est désagrégé et un simple lavage à l'eau alcaline suffit pour le faire disparaître; le chanvre et le lin sont, au contraire, restés intacts.

Enfin, les réactions suivantes permettent de reconnaître les autres matières textiles moins souvent usitées. L'acide nitrique chargé de vapeurs rutilantes colore le chanvre en jaune pâle, le lin en rose d'abord puis en jaune pâle, le phormium tenax en rouge de sang, l'ona-onké en rose clair et les agaves, l'hibiscus, le lagetto, la crotalaria, l'abaca et le corchorus en rose ou en rouge. L'eau iodée colore en jaune toutes les fibres, excepté celles de lagetto et de bœhmeria, qui se tachent de bleu. L'acide iodique n'agit ni sur le chanvre ni sur le lin; il colore en rose le phormium tenax. Ce dernier, traité par le chlore, puis par l'ammoniaque, prend une teinte rouge violacé.

Il est bon d'opérer par comparaison et de rapprocher des *étoffes* à examiner des échantillons d'une nature certaine, dont les réactions servent en quelque sorte de type.

Les lecteurs désireux de renseignements plus complets consulteront avec avantage le *Dictionnaire des altérations et des falsifications* de M. A. Chevallier.

— Allus. litt. **Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli**, vers de La Fontaine. V. VASE.

ÉTOFFÉ, ÉE (é-to-fé) part. passé du v. Etoffer. Garni plus ou moins d'étoffe, ayant plus ou moins de matière : *Chapeau, lit bien* ÉTOFFÉ. *Robe peu* ÉTOFFÉE. *Je donnerai à madame la baronne un grand lit bien* ÉTOFFÉ. (Le Sage.)

— Comme j'étais *étoffé!*
— Comme vous étiez coiffé!
Habit jaune en bouracan,
Souvenez-vous-en (*bis*).
Et culotte de velours
Que je regrette toujours.
Désaugiers.

— Gras, replet, dodu, en parlant d'une personne ou d'un animal : *Après le Limousin, c'est la Normandie qui fournit les plus beaux chevaux; ils ne sont pas si bons pour la chasse, mais ils sont meilleurs pour la guerre; ils sont plus* ÉTOFFÉS *et plus tôt formés.* (Buff.) *Les personnes destinées à être maigres ont les jambes grêles, la région du coccyx peu* ÉTOFFÉE. (Brill.-Sav.)

— Fig. Plein de choses, riche, abondant : *Discours bien* ÉTOFFÉ. *Style ample,* ÉTOFFÉ *et nerveux.*

— Mus. *Voix étoffée*, Voix pleine et sonore : *Une belle* VOIX *de basse, bien* ÉTOFFÉE.

ÉTOFFER v. a. ou tr. (é-to-fé — rad. *étoffe*). Garnir d'étoffe; mettre plus ou moins d'étoffe à : ÉTOFFER *des fauteuils, un carrosse. Bien* ÉTOFFER *une robe, un chapeau, un lit.*

ÉTOGES, village et commune de France (Marne), canton de Montmort, arrond. et à 25 kilom. d'Epernay; 604 hab. L'église, du XIIe siècle, avec un très-joli portail de la Renaissance, est ornée de nombreuses sculptures romanes très-intéressantes et de restes de vitraux. Le château (XVIIe siècle), précédé d'une magnifique cour d'honneur, est entouré de fossés et de tours. L'intérieur est orné de curieux portraits et d'une remarquable galerie généalogique de la famille d'Anglare.

ÉTOILE s. f. (é-toi-le — lat. *stella*, même sens). Nom vulgaire de tous les astres qui brillent dans le ciel, à l'exception du soleil et de la lune : *La lumière, la clarté des* ÉTOILES. *Contempler les* ÉTOILES. *Etudier la marche des* ÉTOILES. *Il est rare que les* ÉTOILES *se montrent pendant le jour.* (A. Rion.)

La nuit, les *étoiles* profondes
Germent aux cieux comme des fleurs.
A. Barbier.

Il est doux d'observer l'*étoile* qui rayonne,
Paillette d'or cousue au dais du firmament.
Th. Gautier.

La nuit, quand sous un ciel sans voile,
L'heure d'amour vient à sonner,
Ne regarde pas cette *étoile* :
Je ne puis pas te la donner.
Valbelle.

— Par anal. Objet qui présente quelque ressemblance avec une étoile, par son éclat ou par sa forme rayonnante : *Une* ÉTOILE *d'or, d'argent. La marguerite est l'*ÉTOILE *des prés. Les dieux cavaliers, que les anciens représentaient vêtus de blanc, portaient au-dessus de la tête une* ÉTOILE, *symbole de leur éclat.* (A. Maury.)

. . . . L'*étoile* inodore,
Que l'été mêle aux blonds épis,
Emaille de son bleu lapis
Les sillons que la moisson dore.
V. Hugo.

— Fig. Sort, destin, par allusion à l'influence que l'on attribuait autrefois aux étoiles sur la destinée des hommes : *Maudire son* ÉTOILE. *Etre né sous une mauvaise* ÉTOILE. *C'est ma mauvaise* ÉTOILE *qui m'a conduit ici. J'admire votre heureuse* ÉTOILE. *Chacun a son* ÉTOILE. *Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, et notre* ÉTOILE *celle du public.* (Boinvilliers.)

L'*étoile* est forte, et c'est souvent le lot
De la beauté d'épouser un magot.
Voltaire.

L'*étoile* de Brennus luit encor sur vos têtes;
La victoire eut toujours des Français à ses fêtes.
V. Hugo.

Berger, tu dis que notre *étoile*
Règle nos jours et brille aux cieux.
Béranger.

— *Voir les étoiles en plein midi*, Recevoir à la tête ou dans le visage un grand coup qui cause un éblouissement et fait voir des milliers de bluettes : *Ce coup de poing me fit* VOIR LES ÉTOILES EN PLEIN MIDI.

— *A la belle étoile*, En plein air pendant la nuit : *Loger, coucher, dormir, camper, souper, danser* À LA BELLE ÉTOILE. *Enveloppés d'une couverture, les Espagnols dorment souvent* À LA BELLE ÉTOILE. (L.-J. Larcher.)

— Astron. *Etoiles fixes* ou simplement *Etoiles*, Astres doués d'un éclat propre, et qui occupent ou nous paraissent occuper toujours la même position dans l'espace : *Les* ÉTOILES FIXES *ne sauraient être éloignées de la terre moins que de vingt-sept mille six cent soixante fois la distance d'ici au soleil, qui est de trente-trois millions de lieues.* (Fonten.) *Chaque* ÉTOILE FIXE *est un soleil comme le nôtre, environné de planètes.* (Volt.) *Il y a des* ÉTOILES *si éloignées de la terre, que leur lumière n'est pas encore parvenue jusqu'à nous.* (Chateaub.) ‖ *Etoile du berger, du soir, du matin*, Noms vulgaires de la planète Vénus, qui, étant placée entre le soleil et la terre, se montre à nous le soir ou le matin, selon qu'elle est dans sa digression orientale ou occidentale.

Marie, enfin, quitte l'ouvrage :
Voici l'*étoile du berger*.
Béranger.

Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes,
Où l'*étoile du soir* s'élève dans l'azur.
Lamartine.

— Météorol. *Etoiles filantes*, Météores ignés qui se montrent souvent dans les nuits obscures, se déplaçant rapidement dans l'espace ou se précipitant vers la terre.

— Blas. *Etoile versée*, Etoile à cinq rayons dont un est directement tourné vers le bas de l'écu, ce qui est rare.

— Fr.-maçonn. *Etoile flamboyante*, Etoile à cinq branches, avec des rayons lumineux dans l'intervalle des pointes, et la lettre G au centre de l'étoile.

— Techn. Outil dont se servent les relieurs pour faire des étoiles sur le dos des livres. ‖ Pièce de la cadrature d'une montre ou d'une pendule à répétition. ‖ Nom d'une pièce du moulin à mouliner la soie. ‖ Fentes du verre et surtout des bouteilles, rayonnant autour du point qui a reçu le choc. ‖ Extrémité d'une tresse de cheveux.

— Mar. Petit anneau supportant la mèche qui sert à éclairer le compas de route.

— Pyrotechn. Petite pièce solide, ronde ou cubique, faite avec une composition imbibée d'eau-de-vie, et qui donne des feux brillants diversement colorés, ou se résout en pluie d'or ou d'argent. ‖ *Etoiles fixes*, Fusées horizontales fermées aux deux bouts et percées, près de l'une des extrémités, sur le même plan, de cinq trous, qui produisent cinq jets divergents.

— Artill. *Etoile mobile*, Instrument au moyen duquel, dans les ateliers de construction de l'artillerie, on vérifie les dimensions et la forme de l'âme des bouches à feu. *L'emploi de l'*ÉTOILE MOBILE *a été introduit, dans l'artillerie française, sous le règne de Louis XVI, par le lieutenant général de Gribeauval.*

— Fortif. Fortin à plusieurs angles saillants figurant les rayons d'une étoile.

— Argot des théâtres. Acteur ou actrice qui attire la foule, et dont le nom se met en grosses lettres sur l'affiche : *Mlle Vernon est une* ÉTOILE *chorégraphique.* (G. Chadeuil.)

— Typogr. Nom donné aux astérisques qui remplacent les lettres supprimées dans un mot que l'on a écrit en abrégé, comme dans les exemples suivants : *Un monsieur L***, auteur d'une série d'escroqueries.... S'il refuse d'enfiler l'escalier, qu'on le f... par la fenêtre.* ‖ Fam. *Monsieur, madame trois étoiles, de trois étoiles*, Personnage qu'on ne veut ou qu'on ne peut pas nommer, ce qui s'exprime souvent, dans les usages de la typographie, par la lettre M suivi de trois astérisques :

Ces madrigaux niais et doux,
Qui peignent, avec ou sans voiles,
Des bergères toutes à tous,
A qui les adresserions-nous,
Sans madame *de trois étoiles?*
Pons de Verdun.

— Econ. rur. Marque blanche que certains chevaux et certains bœufs, à robe de couleur foncée, portent sur le front. ‖ *Fausse étoile*, Marque artificielle que les maquignons font sur le front des chevaux qui n'ont pas d'étoile.

— Echin. *Etoile de mer*, Nom vulgaire des astéries.

— Bot. Nom vulgaire de plusieurs plantes appartenant aux genres ipomée, ornithogale et autres. ‖ *Etoile du berger*, Nom vulgaire de la damasonie étoilée. ‖ *Etoile de Bethléem*, Nom vulgaire des ornithogales. ‖ *Etoile blanche*, Nom vulgaire de l'ornithogale à ombelles. ‖ *Etoile des bois*, Nom vulgaire de la stellaire holostée. ‖ *Etoile d'eau*, Nom vulgaire des callitrics. ‖ *Etoile jaune*, Nom vulgaire